

\*

## Espagne (1936-1938)

Mémoires d'un Poudrier.

### Comment je suis parti en Espagne

Le 17 juillet, on m'avait opéré ma blessure sous l'œil gauche et la cloison du nez ; je devais aller aussitôt bien remis en vacances faire une saison à Cauterets vers le 22 août.

Le 18 juillet la révolte militaire éclata en Espagne et ce ne fut que lorsque mes forces et mes esprits me revinrent, dans les premiers jours d'août, que je demandai à mon adjoint au bureau P. Wetzler « une carte pour voir ce qui se passe dans ce pays » en ajoutant « je n'y connais rien ».

Deux jours après L. Stern, un ingénieur d'Aéronautique antifasciste qui venait me voir trop souvent avec trop d'affaires et en parlant trop, vint me parler d'Espagne. Ne pouvant arriver à le semer, je l'accompagnai à l'ambassade, où je fus reçu comme un chien dans un jeu de quilles par le Cdt. S... de l'aviation ; je me promis bien de n'y remettre pas les pieds.

Vers le 10, je reçus une lettre de P. Perrin me priant d'aider l'ambassade pour empêcher le personnel de s'y faire voler. J'écrivis à P. Nolla.

Arrive dans mon bureau un petit jeune homme abrupt, précis, parlant un français parfait, employé dans une entreprise de transports. Je lui dis que je voulais parler technique. Il s'en va et revient flanqué du Cdt S... c'est-à-dire « technicien » d'aviation. Je leur dis qu'il faut d'abord voir le problème de ma compétence et celui-là seulement avec des techniciens et d' ensembles. Mais comme j'étais convalescent, je cherche à y envoyer quelqu'un d'autre. Je consulte Vérola qui ne peut pas, mais aide très gentiment de ses conseils, je fais le tour des autres poudriers antifascistes, techniciens, volontaires étant à Paris, pouvant regarder les choses d'assez haut, disponibles immédiatement, n'ayant pas froid aux yeux, parlant espagnol – mon tour d'horizon est vite fait : il s'arrête devant ma glace.

J'avais organisé des fabrications au Brésil – j'avais des notions sur toutes les fabrications et les applications des explosifs. Je savais l'espagnol du Mexique. Le devoir était tracé utilement. Je me dis : « Allons passer quelques heures à Barcelone et Madrid et, fixé sur les nécessités, je pourrai conseiller. »

C'est ainsi que le 21 août au soir, je pris le train de Barcelone, le 22 à 6 heures l'avion « Le Frondeur » d'Air France pour Barcelone où je débarquai au Prat à 7h 30 du matin.

Et pendant ce temps ... je devais ce jour-là aller à Dieppe laisser ma voiture, aller chercher la famille à Southwold (Norfolk). Ma lettre lui enjoignit d'éviter les curiosités et pendant 15 jours on se demanda où j'étais.

Note : Avant de partir, une rapide révision de mes cours et bouquins de P.E. et j'emportai les chiffres principaux pour des calculs rapides. Ce fut pour préparer cela un travail de chien, mais avec ce rapide examen, ce fut suffisant pour les besoins de cette mission et aussi pour me montrer que la devise de l'Officier de Réserve comme celle du Scout devrait être « Être prêt ».

### **Barcelone**

Ma lettre de recommandation de Serre me fit fort bien recevoir par Vedel, chef du camp d'Air France à Barcelone. Il me fit amener à l'hôtel Orient où je disposai mon rucksack.

Il était trop tôt pour trouver Taradellas, aussi je descendis les ramblas en train jusqu'à la mer, où de multiples établissements de bains étaient assaillis par de longues files de baigneurs. Jeunes gens pour la plupart aux grands cheveux noirs collés, foule insouciant, rieuse sur le gros sable chauffé. Je

remarquai les jeux nautiques, debout en périssière, je ne parlai à personne, mais on regardait mes blessures du coin de l'œil. Ce fut un bain délicieux dans cette eau chaude et dense, où les pieds n'ont à remuer à peine, mais dont la saveur brûle le gosier.

Mais je n'étais pas venu pour cela –et cependant il fallait bien passer ces deux heures dans ce pays où la guerre n'avait pas encore réussi à renverser la douceur de vivre.

Je rentrai à l'hôtel Orient et fis téléphoner par le portier au Président du Conseil de la Généralité de Catalogne, à qui j'avais été adressé. Celui-ci fit répondre qu'il me retéléphonerait à l'hôtel à 12h20. Ceci voulait dire ma matinée perdue.

Je fus donc me promener à pied dans les rues. Spectacle pittoresque, partout des barricades, des camions recouverts de simple ou double couche de tôles de 5 à 10 mm avec interposition de laine ou de liège. L'un d'eux est pittoresque avec sa mitrailleuse et son inscription POUM si onomatopéique.

Et les touchantes « Memoriales » sur les endroits où les combattants héroïques du 19 juillet étaient tombés, en voici un : contre un arbre :

Les pavés arrachés jalonnent la place du corps, des fleurs rouges, des couronnes rouges, des bouquets aux couleurs républicaines- la photographie d'un jeune homme de 19 ans et cette inscription qui m'arracha des larmes : « A la Memoria de nuestro Hijo xxx caí do en aquilo lugar por la Libertad y por el Pueblo Trabajador ».

Revenu à l'hôtel à 12h20, T...n'avait pas téléphoné, ni à 12h30 ; je partis à pied au Palais de la Généralité avec ma lettre d'introduction. Beau palais, colonnades, famille grouillante où n'importe qui pénètre. Je suis reçu par un secrétaire qui emporte ma lettre et revient après une heure d'attente étouffante, avec un mot pour m'introduire auprès de M.Salsas Deputacio 306.

De nouveau à la rue, à l'air, je cherche à m'orienter. Deux chauffeurs de voiture me croient ainsi désarmé et s'offrent obligeamment à me renseigner ; ils me voient étranger, blessé à la jambe et après s'être concerté m'emmènent en voiture – « agradicido companeros » « de nada camarada ». et j'arrive au siège de la « commission de material de guerra » - où je vais enfin (à 14h) pouvoir commencer à faire autre chose que du tourisme.

Fd Salsas sort des bureaux Commission, sur le palier me reçoit fort aimablement et me dit que c'est l'heure de déjeuner et qu'il sera de retour à 16h de Bellatierra, en dehors de la ville, où il va.

Je lui explique que n'ayant pas de temps à perdre je viendrai avec lui, partirai en auto, attendrai là-bas qu'il ait mangé (et mangerai n'importe où moi-même) et reviendrai avec lui. Il consent à m'emmener.

Ancien Directeur de l'usine d'A Lerida, ingénieur industriel, ami de Torradellas, celui-ci l'a chargé de l'organisation de l'industrie de guerre de Catalogne.

Comme la sympathie va croissante dans la conversation, il demande à son père (français) de me permettre de déjeuner à la table de famille, qui comprend, tous réfugiés de Barcelone, Mme S. mère et les trois enfants, sa sœur mariée à un catalan nettement pas F.P. et trois enfants, son frère marié (français), sa femme et deux enfants.

Avant d'entrer M.S. m'avait prié de parler le moins possible de la guerre. Je comprends pourquoi tout le monde mettait le nez dans les assiettes quand je parlais. J'étais entré en saluant du poing. Tableau !

La voiture revient nous prendre très en retard – j'accompagne M.S.(qui est un fort aimable homme, très cultivé, connaissant bien l'industrie chimique et très intelligent, dans sa visite d'usines.

1°) Calle Pedro Quarte –usine de matières colorantes avec deux nitreurs -, on sort la première opération de trinitro (en trois phases) devant moi, point de fusion 80,3. Analogue à la fabrication de St Chamas. Bien ! – Mais 10 tonnes par opération et en pleine ville !

2°) Usine du beau-frère de M.S., nitreurs de 400 l démantibulés.

On y construit une usine de fulminate. Bon !

Puis nous visitons l'Hispano-Suiza. –Vaste usine mécanique de moteurs d'avions. On y fait des obus, des plaques de blindage pour camions blindés, des torpilles aériennes en fonte. Le service est organisé par le contrôle ouvrier syndical (Vallejo, un jeune ouvrier, révélation du moment).Peu de cadres techniques restent, les uns en fuite, les autres fusillés.

Usine pittoresque avec les fusils, énormes revolvers, apparents.

Le dimanche matin, nous visitons Badalona de la Sté Ame Cros.

Nous choisissons un emplacement pour fabriquer de la mélinite et si nécessaire des nitronaphtalines ; il y a une installation pour faire du plomb tétraéthyl etc.... En somme beaucoup de ressources de toutes espèces.

A 19 heures, nous revenons au bureau de la C.I.G. pour la réunion générale journalière.

Elle est composée de deux sections, chimique et mécanique ; chacune comprend un ingénieur, un officier, un ouvrier, Colonel Jimenez de la Veraza, Vallejo, Colonel Ramirez de Cartagena, Marti, Salsas plus un capitaine.

Je fais connaissance des membres de la commission. Le Colonel Jiménez de la Veraza me donne quelques renseignements. Je suis frappé de ce qu'ici on ne pense qu'à la défense de la Catalogne. L'impression est : profitons de cette révolte militaire qui sera finie dans 22 jours pour construire en Catalogne l'industrie de guerre dont on nous a toujours refusé la construction, et dont nous avons besoin.

Je désapprouve énergiquement cet état d'esprit mais me tais en pareil moment.

Je visite enfin le parc d'artillerie de Barcelone où un capitaine me montre le chargement des obus et des torpilles aériennes

Le service ne marche pas quand je le visite.

Journée du 22 août. Sommaire. J'avais passé la journée à voir Tajadillas, Salsas, la Commission des Industries de guerre, les usines Cros le dimanche ; matin, l'après-midi, repos.

Dimanche 23 :- J'arrive au camp d'aviation du Prat, à 16 heures demander à Vedel chef du camp d'Air France quand partir.

A ce moment, Véniel allait partir – on lui propose de me prendre – c'était une avionnette – Véniel me propose de passer par-dessus les rebelles (ceci pour m'éprouver). Je lui dis de prendre des bombes pour en lancer moi-même, je ne me dégonfle pas. Il me fait adapter un parachute avioex – je ne me dégonfle pas non plus. Il dit qu'il n'a jamais touché cet avion – je ne me dégonfle pas non plus. Il décide de partir et de m'emmener. Nous partons, j'étais livide car je pensais à mes enfants. Nous décollons, Véniel fait un tour, puis deux tours, l'huile est à 115°, le moteur à 1500 t/mn baisse à 1200, à 1000, à 900 – Véniel dit : je me pose. Oh ! que la terre se rapproche vite (le moteur ralentit encore), nous passons juste la ligne d'arbres, Véniel me fait mettre dans la ? Nous heurtons le sol et cassons le train d'atterrissage, nous rebondissons et passons de justesse la ligne électrique haute tension. Véniel plaque l'appareil, le moteur a cessé de tourner ; l'avion avait 19 ans et qui sait ce que les pauvres ouvriers de France ont payé cet avion (ce « taxi ») sur leurs maigres salaires pour envoyer une aide à leurs frères espagnols.

Véniel et moi « fumons » (de rage) ; « nous casserons la gueule au responsable de cette infâme escroquerie » (celui qui a conseillé et reçu cet avion).

Je cours chercher les mécanos : le départ se fera plus tard. Pas d'autre avion avant l'après-midi. Alors avec Marius Poulain, nous décidons d'aller jusqu'au camp militaire. Nous y rencontrons le Colonel SANDINO, Chef de l'Aviation. Belle figure de castillan distingué, affable ; il s'est fait une grosse popularité ; il sera fusillé un an après, qui sait pourquoi. Nous rencontrons le Cdt Ramirez de Cartagena, Cdt en second qui fera une tapageuse profession de foi anarchiste et sera en 1937 en prévention du Tribunal, qui sait pourquoi ?

Nous décidons d'aller prendre un bain de mer. Marius Poulain, plus pudique que moi se baigne avec son caleçon, je me baigne nu et en sortant m'enterre dans le sable. Un jeune homme arrive avec une jeune fille, la conduit à l'eau et se retourne irrité vers moi, en me reprochant mon indécence avec force gestes. Je lui réponds « Fuerga maior » puis avec une courtoisie aimable le prie de parler moins vite et de me « hacer el favor » de s'asseoir près de moi pour lui expliquer pourquoi. Il répond non, non, je vois ce que c'est, vous êtes étranger, ça va pour cette fois.

« Bon », lui répondis-je, conduisez votre partenaire derrière le bateau et donnez-moi le temps de m'habiller – l'incident est clos.

Nous allons au casino Mirador déjeuner. En repassant derrière les hangars de la Cie allemande, je marche pieds nus (pour crâner) avec Marius Poulain, et me heurte le pied contre une

pierre m'arrachant l'ongle du pouce du pied droit. Je ne pourrai de ce fait, que porter des sandalettes pendant tout mon séjour en Espagne.

Après déjeuner, nous revenons au camp du Prat Air France. Nous nous apprêtons à prendre un avion Late 28 qui part enfin vers 15h30 (mais il s'est attardé trop pour pouvoir arriver à Madrid avant la nuit. Nous sommes sept dans l'avion. Deux pilotes, Bois et Véniel, un instituteur parisien, Labitte, Marius Poulain, un Palestinien que je retrouverai en 1937 à Paris à la Mutualité et un de ses camarades. Arrivent un lieutenant espagnol, jeune et élégant et un sous-lieutenant espagnol, calme et placide. J'insiste pour qu'on vide le Palestinien et son camarade, à cause du poids, car nous avons à bord un fût de plomb tétraéthyl envoyé par Jouhaux et que l'aviation de Madrid attend, car elle n'a plus d'essence avion que pour 24 heures.

Nous décollons, nous élevons vers 1200 mètres et partons pour Madrid. Les Français veulent passer par Valence prendre la « Météo ». Le jeune Lieutenant espagnol se prétend maître à bord malgré les sages conseils de Labitte (qu'on va jusqu'à accuser de vouloir s'arrêter parce qu'il a une poule à Valence) ; Bois obtempère. L'horizon est sombre – c'est bientôt la « crasse ».

A ¾d'heure de vol de Madrid, nous entrons dans l'orage, rien à faire pour passer. Les pilotes regardent pour voir si les ailes y sont toujours. Le jeune lieutenant n'a plus son sang-froid, il lance « à Albacete » puis « retournons à Valence » ; il exaspère tout le monde. Or il ne s'agit pas de cela, l'orage nous suit et il faut nous poser immédiatement avant la nuit. Il faut que Bois ait la paix pour cela. Alors avec les valises, courant le long du plancher, et assis par terre, cramponné par la main droite à la fenêtre, la jambe gauche en l'air, je l'attire près de moi et lui dis : « asseyez-vous ici, parlez à moi, je suis le seul qui comprend l'espagnol, mais parlez lentement, je traduirai au pilote. » En attendant, Bois a pu choisir son terrain, passer à trois mètres au-dessus de la colline et atterrir dans un champ. Ouf !

Nous descendons de l'avion, tout heureux d'en être quittes pour si peu. Nous nous rangeons devant, or pendant notre descente, on avait tiré deux coups de fusil : de partout des paysans arrivent, nous saluons du poing, eux aussi – heureusement nous sommes en territoire ami ; nous n'en étions pas sûrs à l'avance... Nous sommes près de Buenache (Cuenca). Mais la nuit arrive vite, nous mettons des paysans de garde près de l'avion – avec défense de fumer. A la lueur des phares – est-ce que nous tournons un film ? nous allons dans la ferme voisine, et attendons avec la famille du fermier qu'on vienne nous chercher.

La salle est primitive, primitif est l'ameublement, ces gens sont pauvres comme tous les paysans d'Espagne, des bibelots de bazar sur la cheminée, l'éclairage vient d'un rat de cave qui trempe dans une cuvette d'huile. Des chaises empaillées, des bancs, une table. On nous offre du pain, du saucisson.

Une heure passe dans cette demi-obscurité que nous cherchons à rendre plus gaie par quelques amabilités aux enfants. Notre jeune ami le lieutenant se remontre le parfait homme du monde qu'il était, un gentleman si plein de self-contrôle à terre, une fois hors du danger.

Tout le monde m'appelle « Chimiste » et les aviateurs me regardaient d'abord comme un terrien, un « rampant », mais après que, impavide, j'avais calmé le jeune lieutenant en avion pendant l'orage et après notre chute du matin avec Véniel, déjà, ils m'ont adopté. Ce sera après mon voyage en auto pour conduire le plomb tétraéthyl. Mais déjà le jeune lieutenant me dit « Hein Chimiste, vous n'en aviez jamais tant vu » ; les aviateurs lui rient au nez en lui rappelant 1914 et que le « Chimiste » n'était pas ...infirmé de naissance...

Dans l'intervalle arrivent de Valence, appelés par téléphone et en camions, des dizaines de miliciens ; dans la nuit, avec les phares, on se dirait en train de tourner un film. On nous emmène en camion pour nous mieux installer à Mortillo del Palancar, horrible voyage en camion à toute allure à travers champs. Je crie que je souffre, mais rien ne fera ralentir ce chauffeur endiablé. A chaque buisson les miliciens debout pointent leur fusil. Enfin nous voilà arrivés, nous entrons dans une salle longue et basse, celle du Comité du F.S.M., longue table avec quelques chaises, un long banc pour nous. Il fait chaud, pas d'air, des mouches – le Chef du Comité, un type d'Espagnol, magnifique. Le Comité nous interroge, regarde nos papiers avec soin, puis large sourire, on nous invite à passer à côté dans une grande salle, où on nous sert un festin. Après dîner on nous donne au premier étage de l'auberge des chambres primitives mais bien propres.

Une nuit sans songe après toutes ces émotions.

Le lendemain, nous décidons que l'avion décollera avec Dary et Véniel et que les autres rejoindront en auto – car il faut passer de justesse la colline et faire une piste, donc pas de poids en trop. Pour faire la piste, on réquisitionne huit cents paysans qui la font en une matinée.

Mais le plomb tétraéthyl étant attendu à Madrid de toute urgence, je décide de l'emmener – et de conduire moi-même avec un seul milicien dans la voiture, à cause du danger du produit vénéneux – et de l'imprudence des conducteurs.

Je monte donc dans une magnifique Plymouth réquisitionnée et charge le fût de plomb tétraéthyl sur le siège. Je le recouvre de chiffons (sacs d'engrais Kuhlman) que j'arroserai d'eau de temps en temps.

Et je pars manquant le plus pittoresque de l'affaire ; Le déjeuner sur l'herbe des 800 paysans. On avait procédé à la cuisson de deux moutons, en plein air, et Labitte voyant du sang et une corde à l'arbre de la ferme demande si c'est là qu'on a tué le mouton. Il se vit répondre qu'on avait fusillé la veille à cet endroit un cochon, le curé, lequel en guise de religion ne savait que réclamer de l'argent aux pauvres (sic).

Voyage sans incident, sauf que je n'ai pas voulu arrêter pour manger, obligeant mes compagnons, mon chef de milice gros garçon fort sympathique et enchanté de la promenade, et les miliciens qui remplissent deux voitures d'escorte, à manger en route sans arrêter la voiture. Je mange d'une main et conduis de l'autre.

De temps en temps, les autres me rattrapent pour me dire « la route est bonne, vous pouvez filer » ,je répons non : je ne veux pas avec ce produit terrible sur mon siège, j'arriverai. A chaque village, nous sommes arrêtés, fusil pointé à la barricade d'entrée et de sortie, mais crions trilita » (seul explosif de guerre jouissant de popularité en Espagne, hélas partout on le verra) et puis « aviador francese » - décidément ! je le devenais tout à fait. Un « No fumen » enjoignant la prudence aux miliciens de garde, et hâtait son examen des papiers. « Salud : companero », « salud camarada » en levant le poing et pressant sur l'accélérateur.

Les enfants nous saluent du poing en criant « salud » : les villages sont pavoisés aux couleurs rouge et noir des anarchistes, rouge des socialistes, rouge avec marteau et faucille des communistes, (peu nombreux, mais plus fréquents en approchant de Madrid).

Nous arrivons à Madrid, quelle ville superbe, ma vitre sale diffuse le soleil et m'aveugle. Nous ressortons pour arriver au camp de Barrajas, le superbe camp où je suis salué par Malraux et où Jean Dary, ancien rédacteur du Matin, voyant ma fatigue que je ne veux pas avouer, m'amène déjeuner. Je délivre mon précieux colis. Je rencontre Navarro, Cdt du camp. Sur le champ, il y a un trimoteur boche qui avait atterri là par erreur, voulu repartir mais avait dû se poser par faute d'essence. Il était plein d'officiers allemands qu'on fit prisonniers. Un Douglas part avec le personnel (affolé) de l'ambassade de France. Ce DG me paraît énorme...

Malraux est exténué et éternuant, mais brave jusqu'à la témérité, il est l'âme de l'escadrille Espana, gentiment me prend en subsistance, lui et Abel Guidez, lequel sera tué en avion par trahison en 1937. Il me donne rendez-vous au Florida, me dit de coucher à l'Hôtel Gran'Via et me remet entre les mains de Barcas, diplomate espagnol. Je dis à celui-ci que je veux voir le président Giral –il téléphone et me dit : « rien à faire pour aujourd'hui, trop tard, il est 15 heures. » ha !ha !, on verra bien.

Je lui dis que je vais aller au Ministère de la Guerre, il me dit que je ne pourrai pas rentrer. Je lui répons que j'en serais fort étonné, car ce serait bien la première fois que je n'entrerais pas où je veux entrer – que je suis « un type comme ça » et que si je tombe du 5° étage je tomberai sur mes pieds. Allez-y dit C.B., si vous êtes un « type comme ça », je saute dans ma voiture avec mon milicien de valeur et stoppe devant la grille.

Je suis nu-tête, un pantalon de palm beach, chemise Lacoste, pas de cravate, et me présente au factionnaire qui a des ordres rigoureux de ne laisser rentrer personne. Je lui montre mon passeport français et mon laissez-passer espagnol, il me dit que les photos ne sont pas ressemblantes. Je répons, « je viens de raser ma barbe, je veux bien ôter mes lunettes et raser mes moustaches pour que vous m'identifiez, mais, blague à part, appelez votre chef de poste, je suis pressé. J'arrive en voiture de France, pour vous aider et je dois voir le Président du Conseil immédiatement. Il voit qu'il n'aura pas le dessus « Passe ud, con el coche » et je pénètre dans le jardin en voiture, toute la garde saluant ; arrivé devant le palais, on me fait monter, non pour voir Francisco Giral, qui n'est pas là, mais grâce à

la lettre de recommandation de son autre fils Antonio (à Paris) D. José Giral Pt du Conseil, Ministre de la Guerre me reçoit

. Professeur de chimie biologique à la Faculté des Sciences de Madrid, parlant bien le français, homme modeste et calme, il a assumé le Ministère de la Guerre et la Présidence du Conseil dans ce pays, où les cadres se sont effondrés, disparus. Il donne toute son attention et me remercie d'être venu. Le soir même, son fils Francisco arrive, il est entendu que j'aurai une voiture, un chauffeur et que dès demain, je verrai le parc d'artillerie. Je dis donc au revoir à mon ami...le milicien de Valence en le renvoyant avec sa voiture, il aurait bien voulu rester avec moi, et je m'en vais dormir à l'hôtel Gran Via.

Là je revois toute la bande de l'escadrille España, ils accueillent « le chimiste comme un frère – l'histoire de l'aventure en avion et surtout mon convoiage automobile du plomb tétraéthyle, (dont tous avaient une peur superstitieuse, mais qui heureusement était dans un fût qui resta étanche), m'avait fait adopter.

Quelle fraternité dans ce milieu d'aviateurs volontaires, et quel cran, de grands gosses d'ailleurs – quand ils rentraient fatigués, ils se disputaient pour des vétilles, se traitaient de tous les noms. Souvent par la suite je les attrapais et les envoyais coucher. Ils acceptaient cela comme d'un grand frère. Il y avait parmi eux des aviateurs à 50 000 F par mois dont 38 000 d'assurance, engagés pour trois heures de vol par jour et un combat ; mais la majorité étaient venus pour combattre pour l'Espagne libre, parce qu'ils savaient que là se jouait le sort de la démocratie et du progrès humain.

Bons garçons, le soir, ils ne rêvaient que « d'amour et de bon vin » et quelques jeunes gens vrais coqs gaulois, s'envoyaient deux ou trois jolies filles par soir. Et quelles jeunes femmes admirables que ces madrilènes aux yeux langoureux et démesurés, à la peau brune et rose à la fois, aux formes divines.

J'ai encore dans les yeux le sourire adorable et les courbes gracieuses de la petite milicienne qui faisait partie de la garde de notre hôtel. La salopette a toujours rendu la femme plus admirable. Le baudrier, un énorme revolver de 9 mm auquel il ne manquait que les roues pour faire un canon, un foulard noir et rouge sur une gorge parfaite. Quel dommage que la garde masculine ne la quittait pas et que tant de Français rôdaient autour d'elle avec les mêmes pensées que moi, mais avec plus de temps disponible qu'un ingénieur apportant des secours d'urgence à un pays saisi à la gorge, et qui se croyait obligé de donner 100 % de son temps à la mission qu'il s'était assignée.

Il y avait là Fouquet l'ingénieur E.S.A. Lt de réserve chargé de l'entretien, râleur et sympathique que je calmai souvent, que plus tard je revis crevant de faim à Paris. Il y avait Roy, télégraphiste, puis Raymond Charlier, le mécano anarchiste, grand voyageur, ... philosophe désespéré que je rencontrai au cours d'une ballade nocturne en lui parlant des enfants. Dary, Véniel, Labitte, Bourgeois, mécanicien que je reverrai, Goninet marin aviateur, S.F.I.O. licencié es-lettres qui me ramènera au Salon d'aviation à Barcelone, le jeune Palestinien parlant anglais, un jeune Allemand et un autre grand élancé.

R. Von X... allemand communiste, un jeune portugais anti-fasciste que je reverrai à Paris, marié avec une Espagnole. John Wilson, étudiant en aéronautique à Oxford, qui se démolit le bras dans l'escalier de l'hôtel, mais qui, à son premier vol reçut trois balles dans le même trou à la cuisse en se levant effaré sous un tir à 50 m. (Malraux en parle dans L'Espoir). Bourgeois, l'excellent pilote était saoul à rouler par terre tous les soirs. Marius Poulain, mon ami S.F.I.O., pilote de guerre, qui rentre le 28, criblé d'éclats. G. X... anarchiste de Saône et Loire, mauvais et menaçant tout le monde de ses amitiés à la F.A.I. Deux Italiens anti-fascistes aussi.

Tout un monde de ceux qui n'ont pas « froid aux yeux », qui vivent, car toujours en danger, du dévouement, du courage, loin des cols durs et du chauffage central.

A l'hôtel, repas trop plantureux – je mange peu, je dois travailler. La nuit, les patrouilles de la C.N.T. passent dans le couloir, il fait très chaud. J'ai une chambre intérieure ; je lave mon linge le soir, il est sec le matin (chaleur et altitude aidant) ; je laisse fenêtre et porte ouvertes. Tout le personnel et la milice est de la C.N.T. veillent sur ce Français venu pour les aider, y tenant comme à la prunelle de leurs yeux. Ils savent ce que la 5<sup>e</sup> colonne voudrait faire à ces étrangers, à ces spécialistes volontaires sur qui repose la rapidité de la riposte au fascisme armé, qui n'en épargnerait pas un seul s'il triomphe. Ils nous accompagnent au café, ils nous suivent et nous encadrent dans la rue, ... autant qu'ils le peuvent, car les Français sont de belles « vadrouilles » surtout lâchés le soir dans une ville aussi tentante.

Un soir, un jeune espagnol s'approche de nous au café complètement saoul et se mêle à la conversation. Je suis le seul à parler espagnol. Il me déclare que les militaires vont gagner ; je lui dis de se taire, nous nous levons, je l'entraîne par le bras hors de la gran via et lui explique que 1° le monde entier se lèvera pour aider l'Espagne, 2° que même s'il le pense il faut qu'il se taise pour sa propre sécurité (c'est le meilleur moyen de faire taire le défaitiste, que de lui montrer son intérêt). Mais au fond pourquoi m'intéresser à ce jeune homme s'il est fasciste, s'il n'a pas compris qu'il s'en aille « à la promenade », -« el paseo »... (matinale en camion en banlieue... d'où l'on ne revient pas... S'il a compris, qu'il aille au front, peut-être aura-t-il compris après tout...)

Le soir même du lundi 4 tout est arrangé. Mon chauffeur... vient me chercher demain avec une Balila Fiat. Fr. Giral me remet un laissez-passer, un ordre de suivre, m'autorisant à circuler dans toutes les zones de guerre 'pour être au service du Directeur de la Marañosa'. Je peux donc dormir tranquille, je commencerai mon enquête dès demain matin.

Mardi 25 août : Ma voiture me prend à 9h et je pars pour le parc d'artillerie. Je me présente aux trois officiers d'artillerie, un lieutenant-colonel, un capitaine, un commandant, le Cdt Marti. Il y a un autre officier dans le magasin qui fait débarrer du matériel et je remarque un beau canon antiaérien sortant d'une caisse marquée Vera-Cruz -[Viva Mexico]- Mexique, le seul pays qui, tout de suite aura montré qu'il sait encore ce que c'est que le droit des gens.

Le Cdt me reçoit, c'est un homme très calme, qui répond posément à mes questions, sur les ressources en munitions, en matières premières, en usines en ateliers militaires. Il me conseille d'aller au Taller de Précision, où se fait tout l'outillage ; je m'y rends, immédiatement. Cet atelier se trouve dans le quartier de Quatro Caminos. Nous passons devant l'Ecole des Mines, et devant l'arène « La Plaza de Toros » - mais ce n'est pas là seulement que se font les « mises à mort », c'est partout, hélas.

Au Taller de Précision, je parle avec le Lieutenant Colonel Gayoso, un artilleur qui le dirige. C'est un homme aimable, une chose me frappe dans la conversation – « Faut-il tant importer et ruiner le pays pour payer, il me semble, que si l'on veut bien chercher, l'Espagne doit avoir pas mal de choses ». Sur la première partie, il a tort, car il n'a pas l'air de se douter qu'il y a urgence ; personne n'a l'air de s'en douter alors à Madrid. Mais sur la deuxième, il a raison, je note qu'il peut être très utile pour le faire. Son établissement a un bel outillage, un laboratoire de chimie, une bibliothèque contenant la plupart des classiques sur les explosifs.

Après déjeuner (pris au Gran Via), je me rends au Ministère Secrétaria de Industria y Comercio [Calle Serrano 37] prendre contact avec le Directeur de l'Industrie, l'ingénieur Rovira. C'est un catalan, très sympathique, membre du parti socialiste avec un passé professionnel fort intéressant ; il parle bien le français, ayant travaillé douze ans en France, dans une compagnie française d'électricité, très au courant de toutes les ressources de l'Espagne. Nous sommes tout de suite en confiance et en sympathie. Il met à ma disposition un professeur de chimie de l'Université, le professeur Ventura Agullar, et tous deux s'efforcent de me renseigner.

Hélas, que l téléphone peut être odieux à Madrid, comme ailleurs. Nous sommes tout le temps interrompus parce ce que l'ingénieur Rovira est appelé de tous les coins de l'Espagne. Il répond avec une patience aimable et note sur un grand papier ; en tirant un trait après chaque communication. Ici, 150 kg de phosphore, là X kg de phénol, ici X kg d'acide sulfurique, là X kg de nitrate de soude.

Mon Dieu ! que je voudrais entendre parler de tonnes et non de kilogrammes.

Et puis encore – je ne comprends pas la communication est longue-. Il paraît qu'on vient de céder 4 000 kg d'aluminium à l'Intendance pour faire des cuillères, alors qu'on aurait dû les garder pour les bombes incendiaires ou pour faire de l'ammonial.

Deux fois par jour M. Rovira sort de son bureau avec la tête prête à craquer, sous le labeur écrasant. Il rassemble tout et fait ce travail préparatoire lui-même, car il le faut à un moment où tout s'effondre, et où tout tourne à l'envers, pour pouvoir remettre de l'ordre dans le chaos produit par les trahisons des cadres, en attendant leur remplacement.

Le Professeur Agullar se met en quatre pour me trouver les renseignements complets et précis ; Son obligeance n'a pas de bornes pour moi. Je ne peux croire mes oreilles quand il me dit qu'il n'y a pas de nitrate d'ammoniaque en Espagne. En effet, on n'en emploie même pas comme engrais.

Je retourne le soir au Ministère de la Guerre, où on me met en contact avec l'aviation. Je vois le Lieutenant-Colonel Pastor qui la commande et sera plus tard chargé de mission à Paris, puis son Secrétaire d'Etat à l'Armement. Je parle technique avec le Cdt Warleta, un aviateur fort réalisateur

avec son intelligent jeune Capitaine adjoint. Il a construit une bombe d'avion en fonte de 12 kg dont un kg d'explosif, et en a organisé la fabrication industrielle. C'est bien, mais il faudrait en faire en acier.

Warletta est un homme de droite ou presque, mais il soutient le Gouvernement régulier de son pays, et ne cherche pas plus loin. C'est le type de l'officier loyal, un homme actif, aux yeux bleus et au regard clair. Un trait : -Dans quelques jours, on lui apportera une bombe incendiaire non éclatée, lancée sur Getafé – il l'aura fait scier et dessiner - .Je ferai analyser le métal au laboratoire du Taller de Precisión.

Je me fais mettre l'aviateur –Cap. Vénuel (ingénieur de Centrale)- à ma disposition pour une journée, pour faire un rapport sur la fonderie pièces en métal électron de Gétafé. Nous pourrions faire 300 bombes par jour me dit Vénuel dans son excellent rapport ; nous commanderons le métal électron ou les composants [magnésium, magnétite, aluminium, etc.]. Ce n'est pas à Gétafé que cela se fera, car l'usine est trop près du camp d'aviation, et sera démolie quelques semaines après, avec des dizaines de l'école communale, dont le monde entier a pu voir les faces mutilées et pitoyables sur les affiches murales éditées par les comités internationaux de secours à l'Espagne ravagée.

Je rentre fort tard à l'hôtel Gran Via, retrouver mes camarades aviateurs, et me coucher pas trop tard, pendant qu'eux s'en vont à leurs amours.

Mercredi 26 : Mon jeune chauffeur est un peu en retard ; sur ma demande, il me conduit au marché populaire et j'achète pour huit pesetas un pantalon bleu ; il me procure des « alparcatès » (espadrilles) de l'armée. Le jeune galicien est aimable et complaisant, grand admirateur de jolies filles. Je le fais attendre des heures dehors des endroits où je vais. Alors il dort en travers de son siège, les jambes pendant au dehors, ou bien il a suivi quelque belle enfant et je ne le retrouve pas à la sortie mais nous nous retrouvons toujours et ce jeune soldat a l'air de trouver son patron assez supportable.

Je passe la matinée au Ministère Industrie et Commerce, décidément, c'est bien agaçant quand on est pressé de n'avoir ni bureau ni téléphone.

J'ai mes cartes d'Espagne en blanc (sans jeu de mot) que M. Rovira m'a fait calquer et tirer. M. Cequello ( ?) m'installe dans un bureau vide où il y a le téléphone avec le dehors – je convoque un certain nombre de personnes pour me voir l'après-midi. Mais des tas de gens arrivent, aussi je mets sur la porte : « Es prohibido entrar sin motivo de servicio » pour ne pas être dérangé. Je bouge le mobilier pour y voir clair, avoir le téléphone dans la main gauche. J'ai dressé la liste de mes correspondants au téléphone, et j'interroge mes visiteurs et téléphone sans arrêt. Soudain arrive le maître de céans qui manque de tomber à la renverse de stupeur. Avouons qu'il y avait de quoi. C'est un fonctionnaire tranquille et modeste en temps ordinaire mais il réclame ferme « qui a fait cela, je veux qu'on me remette mon mobilier. Comment défense d'entrer dans son propre bureau ? mais c'est une indécence ».

Je mesure le danger et l'homme – je me précipite sur lui, je le prends dans mes bras « c'est moi, c'est moi le seul responsable – on m'a dit de venir ici et j'ai cru que le bureau était inoccupé » ; « vous n'y êtes pour rien », me dit-il, « mais vous me remettrez les meubles » « tout de suite » mais non « restez- mais le pire c'est cette pancarte, c'est indécent... comment, dans mon bureau ! Encore une fois je clamaï ma seule responsabilité et je pus continuer mon travail.

M. Rovira, dans l'intervalle, voyant que j'avais pour toute serviette pour mes papiers un numéro du Temps m'envoya chercher une serviette en chagrin noir. Comme j'insistai pour la payer, il me dit « en Espagne maintenant, on paie comme ceci : il salua du poing en disant U.H.P. et il m'expliqua le cri des Asturiens en 1934 (Union des Frères Proletaires), vous ferez de même ».

Avant déjeuner, j'avais demandé audience au Général Matz, Ministre de la Marine, pour qu'il me délègue un officier d'artillerie de marine, le Capitaine S.... Je m'excuse de ma tenue en me présentant au Général Matz, qui devait devenir chef de la mission à Paris ensuite. J'étais en effet en pantalon bleu, sandales, chemise à manches courtes et avec le pied gauche blessé au-dessus de la sandale, et je lui dis : « Nous sommes en guerre n'est-ce pas, sans cela je ne me présenterais pas ainsi dans un bureau de ministre ».

Le Général Matz m'expose brièvement les problèmes et nécessités de la marine en munitions et m'accorde le Capitaine Fernandys. Le pauvre garçon est en deuil et me dit que trois de ses trois frères officiers de marine avaient été fusillés sur le bateau. « Lesquels » lui dis-je ; « Les nôtres ». Il est infiniment triste mais résigné, mais comment peut-il travailler avec cœur pour notre cause dans ces

conditions ? Hélas, en ce moment je ne dois penser qu'au travail et à cette cause, et cependant, je ne puis m'empêcher de penser à mon pauvre jeune frère, tué à Verdun et d'avoir un élan de sympathie humaine pour ce malheureux officier au cœur déchiré.

Je rentre vers 21 heures pour dîner. J'ai donné rendez-vous à la voiture à 22 heures pour aller visiter l'atelier de chargement d'obus à Retamares. Par suite d'un malentendu, nous ne partons qu'à 23 heures, en pleine nuit. C'est vers minuit donc, après une reculade en auto presque dans un fossé, qu'avec un milicien et un contremaître de la fonderie de Grenade, j'arrive à Retamares. Celui-ci M. Vilches a sa famille encerclée par les rebelles dans la poudrerie d'où il était en permission quand éclatèrent les événements.

C'est lugubre, tout est éteint, les ateliers ont les portes fermées. Je vois charger les obus en tolite fondue – on décharge des mines sous-marines pour en tirer la tolite.

Un atelier avec deux marmites de fusion, avec chaudière à vapeur à l'extérieur et les obus par terre qu'on charge à la coupelle et qui refroidissent.

Un autre atelier à deux mètres séparé par un plan incliné où se fait l'enlèvement de la retassure par forage de l'emplacement de la gaine, à la perceuse électrique à main. L'explosif pulvérulent jonche le sol.

Dehors plus de plan incliné, les mines sous-marines, de l'explosif au sol, et un homme assis auquel un autre apporte (pour sa cigarette roulée dans du papier maïs) du feu avec une torche en papier journal, allumée à la chaudière. Sainte Barbe a dû en tressaillir de peur dans sa tombe ! On voit bien que ce n'est pas le personnel habituel de l'atelier et qu'on a dû prendre des gens venant de n'importe où. Et je pense au jour où Ripault, pendant la guerre, débarqua au Bureau du Personnel – un hôtel philanthropique de Poitiers avec ses cadres – et que ces dames firent de la poudre, qui n'était pas de riz, malgré leur apprentissage préalable si différent. C'est ainsi... devant l'urgence.

Je visitai, sous la conduite du contremaître fort compétent et soigneux, les autres ateliers, notamment l'atelier des gargousses, où là encore, je notai les fils souples (pour électricité) qu'on n'aurait jamais autorisés en temps normal.

Admirables dévouement et courage devant le danger qui était immense, plus encore qu'ils ne le soupçonnaient.

Au retour, nous sommes arrêtés à l'entrée de Madrid par les miliciens de garde, il paraît qu'on a signalé une voiture de fascistes ; je tire de mes poches mon passeport, mon passeport espagnol, je raconte des histoires amusantes, le milicien, un gros qui regarde en bas d'un regard soupçonneux n'est pas convaincu, alors je lui dis : « allons prendre un bock » - il n'accepte que de s'asseoir. Je fouille mon portefeuille, enfin voilà mon ordre de service. Sa figure s'éclaire et il me dit : « pourquoi ne l'avez vous pas montré tout de suite ? » Et je maudis les dix-sept poches du costume masculin. Nous bavardons encore une demi-heure au café lui toujours sans rien vouloir accepter – et j'arrive au Gran Via pour me coucher à trois heures du matin.

Le jeudi 27 au matin : je vais au Ministère de l'Industrie et du Commerce, j'apprends que l'ennemi a bombardé l'aérodrome de Quatros Vientos, logeant une bombe entre deux bâtiments, grâce à un alignement de deux pylônes éclairés.

Je décide de réunir les représentants des Ministères et Services intéressés le soir à cinq heures – je téléphone donc pour convoquer :

Lieutenant Colonel Gayoso Directeur du T.P. {armée de terre}

Commandant Iliarte Directeur du P.A. {armée de terre}

Cdt Warleta Services Techniques Aviation

Cap. A.N. Fernandez représentant la Marine

Ingénieur Rovira S. Directeur de l'Industrie et du Commerce

Professeur Fr. Giral Services chimiques Inst. Publique et liaison directe avec son

Père le Président du Conseil.

J'apprends que ce dernier est malade avec une grosse fièvre. Avant déjeuner, je vais chez lui pour l'aider à vaincre la résistance affectueuse de sa mère et de sa femme, Blascodbanez 42, il était tout enveloppé de ouate. Il sera exact au rendez-vous.

Puis je fais passer une note au Président du Conseil par son secrétaire, pour rendre officielle cette commission qui doit me renseigner, adopter un programme qui me permettra de faire faire les commandes urgentes au dehors et qui doit être l'aurore du Ministère de l'Armement, qui est à créer.

En attendant, je demande à M. Rovira de me faire taper un projet de décret.

A 17 heures nous nous réunissons dans une salle du Talher de Precision, mais nous n'avons pas encore reçu la désignation officielle.

Le Cel Gayoso insiste pour dire que cette réunion n'a rien d'officiel. Je vois le danger : évidemment, il y a la machine administrative, mais il ne faut pas que cela me gêne.

A la première séance de commission, chaque service expose ses vues, ses ressources, ses moyens. J'écoute, j'interroge, je note. Décidément, c'est le nitrate d'ammonium qui doit être la base de tout le programme – mais quelle résistance chez les militaires qui ne connaissent pratiquement que la trilita et ne veulent pas en démordre !

En sortant, je leur donne rendez-vous pour le lendemain à la même heure, mais sous la tonnelle, dans le jardin délicieux, devant les bureaux.

Mais l'important était d'avoir mon décret. Je suis informé de ce que le Président du Conseil était en séance de Conseil des Ministres à 19 heures. Je m'y précipite, et j'apprends par le secrétaire qu'il n'avait pas encore traité la question. Je sors de ma serviette mon décret où il ne manquait que son paraphe, j'insiste pour qu'on lui mette sous les yeux. Le secrétaire me dit qu'on ne peut pas faire ainsi, je réponds que c'est urgent. Un instant après le secrétaire sort en me disant de la part du Président du Conseil que la signature demande quelques formalités mais que je puis marcher comme si le décret était paru. Je puis l'annoncer le lendemain à la réunion de la commission qui avait déjà fonctionné.

Morale : si on veut agir vite, il faut faire d'abord et régulariser ensuite.

En arrivant le soir à l'hôtel, je jubile.

Vers 23 heures arrivent les aviateurs ; jusqu'ici, ils étaient maîtres du ciel. Ils se plaignaient de ce qu'on les dispersait sur le front au lieu de les concentrer pour attaquer, méconnaissant le fait que dans une guerre civile, il peut y avoir des raisons psychologiques (pour inspirer confiance à un vaste territoire et rallier des populations dispersées, en montrant la force, en exhibant des avions partout), plus importantes à considérer que certains objectifs militaires limités.

Mais en ce jour mémorable, la situation s'était renversée. L'ennemi avait reçu et monté des *Hennkels & Junckers* allemands de toute beauté, et les pauvres coucous dont disposaient nos aviateurs ne pouvaient pas grand'chose. Sur deux avions, une belle casse : John Wilson était gravement blessé, un mécanicien espagnol tué, Boris a une balle dans la chaussure et le gros orteil endommagé, Marius Poulain, qui faisait le mitrailleur avec son chapeau panama pittoresque, a la figure criblée d'éclats.

« J'ai fait la guerre, dit-il, je suis assez gonflé, mais jamais je n'ai vu cela, une puissance de feu pareil, et tirant à cinquante mètres, c'est inouï ».

Les pauvres camarades étaient exténués et le concierge leur dit qu'il n'y avait plus rien à manger. Furieux et râleurs, comme de bons Français hors de chez eux savent l'être, ils crient et tempêtent, mais rien n'y fait bien qu'avec calme je cherche à parlementer en espagnol pour eux. Nous les emmenons presque en face, où ils arrivent à se restaurer un peu.

J'emmène Raymond Chartier prendre un verre à la Puerta del Sol. Il me raconte son existence aventureuse.- Son père, anarchiste italien ébéniste à Paris, ami et patron de Dieudonné le forçat « l'homme qui s'évada », que j'ai connu à Rio avec Albert Londres.(Il viendra me voir avec le père à mon bureau à Paris). Sa mère en Italie, le père remis en ménage avec une jolie et forte fille française de Sucy-en-Brie – Lui court le monde depuis l'âge de seize ans et il en a vingt-cinq -. Il a été au Mexique, a vendu des bananes au Brésil ; c'est un Don Juan insatiable de filles. Il me dit qu'il est venu ici pour y laisser sa peau, que l'humanité le dégoûte de trop, que jamais il ne se considérerait le droit d'avoir un enfant pour le vouer à la misère du monde. Je lui dis « c'est malheureux de parler ainsi à vingt-cinq ans. Si c'est l'anarchie qui t'a amené à penser cela il faut que tu la révises, tu es blasé sur le monde. Tu as un métier, tu as roulé ta bosse, tu connais des langues – fixe-toi un peu, reprends courage – être heureux est difficile matériellement, mais la joie intérieure, tu peux y atteindre – Les femmes sont belles, mais on n'en a pas le dixième qu'on peut en attendre si on n'a pas d'enfants – tu ne veux pas en avoir – jeune fou -.Vois-tu ils peuvent amener des peines que rien de ce que tu as souffert ne peut te donner une idée – (la mort d'un enfant), mais aussi une joie, un intérêt dans la vie qu'aussi tu ne peux encore pas mesurer avant de l'avoir éprouvée. Et tu veux laisser ta peau ici sans avoir connu cela.

Raymond, je te parle comme à un ami que j'aurais toujours connu. Reprends courage, tu es ici pour la plus noble des causes, celle de la liberté du peuple.- non seulement de celle d'une parcelle du monde, mais celle du monde entier.

La solidarité humaine qui nous a envoyés ici tous deux exige notre vie, notre travail continu, non notre mort. Cette œuvre dont nous accomplissons une parcelle ici est de longue haleine.

Et tu veux disparaître, Raymond, en la laissant inachevée, sans avoir formé ceux qui la continueront après toi. Non ! Non ! »

De cette conversation nocturne dans ce café naquit entre ce jeune mécano et moi une amitié à l'épreuve de l'airain. Quand je partirai, il aurait voulu me confier quelques billets pour cent francs, pour remettre à son papa qu'il adorait. Or il ne les avait pas ! En arrivant à Paris, j'ai remis 100 F à son père de sa part, et des mois après, Raymond n'y comprenant rien viendra à Paris me demander l'explication du mystère. Et je n'ai pas pu refuser le remboursement pour ne pas l'offenser.

Je revis R. Ch. À la Libération, en sergent américain. Il avait fait fortune comme entrepreneur de T.P. Je le reçois chez moi avec la joie qu'on imagine.

### Vendredi 28 –

Je vais de bon matin visiter Aluche, usine de la Union Española de Explosivos U.E.E dans laquelle I.C.I. avait des intérêts, mais le P.A. avait oublié de m'annoncer. Le Directeur me demande mon nom, ah e, c'est ici que je n'ai pas envie de le dire, je jette un regard désespéré autour de moi – on veut me faire revenir au P.A. Le Chef du Contrôle Ouvrier arrive et va téléphoner – je le tire par la manche et lui dis que je veux lui parler en particulier. Il renvoie le Directeur à son bureau et m'amène au jardin.

Je lui dis « Camarade, tu es Front Populaire », lui « Oui » je suis socialiste alors je peux te parler en confiance, voici mes papiers, je suis venu vous aider, mais dans la vie, je suis représentant d'une industrie étrangère dans mon pays, laquelle a des intérêts dans l'U.E.E. Voici mon nom, mais si on sait qui je suis, je serai mis à la porte à mon retour. Fais moi visiter la fabrication ».

Après m'avoir demandé de lui expédier de Paris des revolvers et munitions de tout calibre, pour armer le centre socialiste, d'en envoyer beaucoup, à n'importe quel prix », il me fit visiter les fabrications (chargements de grenades diverses à la dynamite) qui m'intéressaient.

Je passe à l'aviation, au Ministère de la Guerre, où nous voyons Warletta qui a une bombe incendiaire lancée la veille. C'est une bombe allemande, du stock de 1918 destinée à incendier Paris, que nous dessinons et analysons comme je l'ai dit ailleurs. (C'est celle qui est dans mon salon).

Je passe au T.P.avec l'échantillon à analyser et la bombe pour la faire découper, nous aurons les résultats ce soir à la réunion de la commission. J'en profite pour regarder la bibliothèque et pour regarder celle de l'Ecole des Mines qui la jouxte

Après déjeuner, je retourne travailler à Industrie et Commerce, mais auparavant j'ai interrogé dans ma chambre au Gran Via M... Directeur Commercial de la Société Anonyme Muncines, qui a à Alcantarilla, près de Cartagène des explosifs chlorates et nitrates. Il me donne des renseignements précis bien qu'il ne soit pas technicien.

A 17 heures, deuxième séance de la Commission, la lutte devient dure pour sortir les artilleurs de la tolite pure et les aiguiller sur l'amatol – aussi ils veulent faire des fabrications près de Madrid, or Madrid n'a pas d'eau et de plus est menacée par le Sud Ouest...

Autre question grave : la Catalogne. Ici on croit que la France fournit tout abondamment. « La France est notre amie, la France est Front Populaire ». Hélas, la France ne fournissait rien ou à peu près, et comme à Madrid on croyait à un abondant ravitaillement et que rien n'arrivait, on croyait que les Catalans gardaient tout. Et c'est pourquoi, bien que la Catalogne disposait des 8/10° de l'industrie utilisable, Madrid lui coupait les crédits et je bataillai pour en obtenir.

Finalement, nous arrivâmes au chiffre et je demandai à mes collègues de calculer avec moi, car on m'avait fait boire trop de bière. Et j'en arrivai presque à refuser impoliment la bière et les cigarettes qu'on me tendait aimablement, en me disant que je n'étais pas venu pour cela.

Décidément, quelle brute il faut être pour faire la guerre. Et tout cela dans ce cadre adorable et fleuri de cette tonnelle, sur cette table de jardin en marbre, avec ce coucher de soleil divin.

Et la discussion se poursuit avant dans la nuit ; jusqu'à ce qu'on n'y voie plus rien – malgré la rampe électrique et sa lumière à peine suffisante pour permettre à des amoureux de retrouver leurs

lèvres, mais avec laquelle l'ingénieur devait y voir assez pour noter les chiffres nécessaires à la défense immédiate de l'Espagne.

Je retourne exténué à l'Hôtel Gran Via, je dîne et sors avec les camarades aviateurs. Madrid est allumé, les feux brillent, les autos circulent à toute allure dans les sens interdits, tous phares allumés. Soudain, on entend dans le ciel limpide des avions. Ce sont des ennemis. Une bombe tombe à quelques centaines de mètres dans le jardin du Ministère de la Guerre. Nous courons, Vénier et moi, avec calme cependant, nous mettons à l'abri dans le métro voisin. D'autres bombes incendiaires tombent. L'une d'elles ne fonctionne pas. Les ennemis ont oublié d'enlever la bande de chatterton qui couvre les événements, et même d'enlever la goupille de sûreté. L'alerte dure peu. Je vais voir les dégâts le lendemain.

Dans l'intervalle, je rencontre à la porte de l'hôtel le Lieutenant Colonel Rossi, de l'Infanterie Coloniale, représentant de Nestlé, venu pour proposer un plan de ravitaillement en lait de la Capitale. Il a fait douze heures en auto, avec un convoi de camions de la « 5<sup>e</sup> Colonne »... (Cela peut aller loin).

Le samedi 29 août. Au matin on m'a conduit sur ma demande chez le Cdt Menendes sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, et le Lieutenant-Colonel Fernandez Quintero le Chef d'Etat Major. Je leur soumets quelques conseils, résultant de ma conversation de la veille avec le Lieutenant Colonel Rossi.

1° Si l'ennemi a bombardé hier soir ce quartier, c'est pour atteindre la Centrale Téléphonique, bien qu'elle soit protégée par des sacs de terre au dessus des turbines, il faut assurer dès maintenant les liaisons par des estafettes entre les services, et pour cela réquisitionner motocyclettes et bicyclettes.

2° La tactique de l'emploi de l'aviation a avantage à s'inspirer du principe : concentration pour l'attaque, dispersion pour la défense (sous les réserves plus haut).

3° Il faut bombarder les pyrotechnies de Séville.- Pour cela je rencontrais de la résistance -.

« Nous ne voulons pas bombarder de villes ouvertes, or la pyrotechnie est en pleine ville et elle est pleine de nos amis », à quoi je répondais « qu'on ne peut faire d'omelettes qu'en cassant des œufs ».

4° Les miliciens doivent faire trois tours de service, la détente en ville dont ils abusent, le front, et entre les deux un séjour dans les camps intermédiaires, où se calment les passions, la discipline se forge et les rassemblements s'effectuent.

5° Il faut que les consignes d'extinction des lumières soient rapidement mises en œuvre.

6° Il faut que notre commission devienne permanente et soit l'amorce d'un Ministère de l'Armement.

Les deux m'écoutent avec attention, acceptent de voir le Colonel Rossi qui m'a dit accepter de donner quelques conseils, mais qui est absent à mon rendez-vous à 16 heures. Je ne l'ai retrouvé qu'au téléphone et à Barcelone à mon passage. Les deux officiers prennent note des points signalés, surtout le (1) et le (6).

A 17 heures, dernière séance de la Commission – sous la tonnelle du T.de.P. (Toller de Precision).

Mon plan est prêt. Il se résume en ceci :

1° Importer le plus possible de l'étranger.

2° Organiser des fabrications – amplifier les fabrications actuelles, importer des matières premières, surtout du nitrate d'ammonium et des appareils ; le problème des poudres est réservé, mais celui des explosifs immédiatement solutionné.

Je leur dis : « Voici ce que vous m'avez dit ce qu'il vous fallait, voilà les chiffres déduits des vôtres – pour les poudres, ce sera dur – pour les explosifs, des explosifs nitrates, pour les obus, chlorates pour l'aviation, les mortiers de tranchée, et les grenades à main (on le faisait déjà). »

Et le programme de cinquante tonnes par jour fut adopté, ainsi que les explosifs autres que la tolite – avec regrets et réserves, qui ne me laissaient pas d'illusion sur la bonne volonté de certains – attitude suspecte, timidité, incompétence, routine administrative, peut-être, ou... ? la première solution était l'avis de Fr. Giral et de Rovira qui n'étaient pas suspects. Je pensais : « le nitrate d'ammonium ou la mort ».

J'aurais voulu faire rencontrer les aviateurs français à Fr. Giral, pour qu'il renseigne son père. Mais celui-ci ne couchant qu'une fois par semaine à la maison depuis qu'il est chef du Gouvernement,

sa maison était pleine de femmes et d'enfants apeurés. Etant le seul homme à la maison, il n'aimait pas sortir le soir. Au fond, cela n'avait pas gros intérêt depuis ma conversation avec le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, et peut-être ai-je eu tort de lui dire que sa famille aurait encore plus peur lorsque les fascistes viendraient le chercher au petit jour pour « faire la promenade ».

Mon jeune « patron » comme je l'appelle, à cause de mon ordre de service, me donne rendez-vous pour visiter la Maranosa le lendemain.

A midi, j'avais vu Malraux et conseillé de mettre les aviateurs français au Florida ou ailleurs qu'au Gran Via qui était juste en face de la Centrale Téléphonique.

J'ai rencontré André Labarthe, Maître de conférence à la Faculté des Sciences, futur Chef de Cabinet de Audrand, Sous-Secrétaire de l'Air, toujours vibrant, agité, nerveux et d'une activité fébrile, préoccupé comme nous tous de son incognito.

J'ai aussi rencontré Zyromski, du parti S.F.I.O. venu pour voir et qui sera un des Français grands défenseurs de l'Espagne Républicaine au Parti S.F.I.O.

Dimanche 30. Le matin, je travaille sur mes notes ; l'après-midi, nous allons avec Enrique Moles Professeur de Chimie Minérale à l'Université de Madrid et Fr. Giral visiter la Marañososa, dont celui-ci est le Directeur, où on fait des bombes au phosphore, que l'on fera fonctionner devant moi, et on fera de la glycérine et de l'ypérite, éventuellement, par le procédé éthylène...chlorure de soufre.

Depuis vingt-huit ans que les Allemands ont installé l'usine, seize officiers n'ont jamais pu la faire marcher, une fois les essais terminés. Lorsqu'éclata le mouvement, les ouvriers prirent le contrôle de l'usine, en fusillèrent deux, les plus fascistes et firent emprisonner les autres.

Je demandai aux ouvriers s'il y en avait quelques-uns d'utilisables, mais quand je leur proposai d'en libérer un ou deux pour les faire travailler, sous surveillance et menace bien entendu, leurs figures se durcirent en un non sans appel. D. Francisco Giral dit Paco se débrouille fort bien comme Directeur et les travaux avancent.

L'usine était comme toutes les usines faites par les Allemands, toutes les commandes ramassées à portée de main dans une cabine, des murs épais. Tout pour asphyxier sûrement le personnel en cas de fuite.

L'Ingénieur Zaborowski du G.O.D.F. est arrivé de Paris en chapeau melon, col dur et chemise blanche. Il est avec nous. C'est un spécialiste de l'ypérite ; pendant la guerre il a pris une douche d'ypérite en matant des fuites dans une colonne et se sauva en passant le tuyau du chlore par la poche de sa salopette pour se chlorer jusqu'à suffoquer, puis en recommençant pendant toute une nuit après être sorti après chaque opération pour aspirer un peu d'air. Son meilleur conseil fut de faire démolir le plus de murs possible pour laisser les ateliers à l'air.

Hélas la Marañososa sera prise par l'ennemi avant la terminaison de sa remise en état. Entre temps, les ouvriers m'apprennent à boire au « botijon » à la régala. Lorsque je saurai cela et rouler une cigarette, j'aurai le droit de me dire Espagnol, au moins d'adoption.

Quittant la zone aride de San Martin de la Vega, nous rentrons à Madrid par la route puante bordée d'un égout-rivière. Je dîne au Gran Via et passe la soirée à travailler dans ma chambre. Demain je pars, je n'ai pas le droit de m'attarder, quelqu'enivrant, exaltant, que soit le milieu où je vis. J'ai le reste de ma mission à accomplir, la plus importante au retour.

Lundi matin. J'aurais voulu voir M. Indelicio Prieto que Fr. Giral et moi avons opiné qu'il fallait mettre à la tête du futur Ministère de l'Armement. On sait que ce fut Otero qui le mit sur pied ensuite.

J'aurais voulu voir Largo Caballero pour lui demander de mettre dans notre commission des ouvriers car je ne me sentais pas à l'aise au milieu de ces seuls officiels. J'aurais voulu avoir un pistolet de 9m/m posé sur la table, quelque contrôleur ouvrier ignorant des détails et moyens, mais voulant passionnément, au-delà de toutes les chinoïseries et la lenteur de l'administration, du temps perdu et de toutes les amitiés personnelles possibles chez les traîtres, le résultat bien, fort et vite.

J'avais vu le contrôle ouvrier de ce genre à Barcelone, où la commission des Industries de guerre et la mobilisation industrielle étaient une réalité. Ici, s'il fallait un accélérateur, c'est au contrôle ouvrier qu'il fallait le demander. Mais il est trop tard. Je passe au T.P. où un sac de nitrate (enfin

trouvé !) m'attend avec de la tolite et Vilchez. Je lui mets le manuel en main, lui indique comment mélanger au pilon après séchage – ainsi fut fait le premier amatol en Espagne, à titre d'essai, pour convaincre les militaires. Il fut après généralisé partout.

En vitesse, je repars au camp de Barajas où je déjeune, et d'où partira le Late 28 piloté par Gominet, qui doit nous ramener, Zabo et moi ainsi que C.T. et un autre diplomate qui se (tiendront à l'écart pendant tout le voyage).

G. Doué. Un incident amusant à l'une de mes visites au Ministère de la Guerre : j'avais remarqué dans l'antichambre un Français décoré, maigre et vieux, à casquette de marin à ancre. Gaston Doué se prétendant ex-commandant d'un parc d'artillerie offrait ses services ( !) et va jusqu'à déranger D. José Giral. Je le retrouve à l'hôtel où sa casquette était ornée d'un insigne d'aviateur, il raconte des histoires techniques à dormir debout. Je lui enjoignis ou à peu près de se taire, quand il déclara qu'il retournait à Paris faire la révolution, et ramener les fusils ici pour finir la guerre ou réciproquement. Les camarades me trouvèrent dur et manquant de courtoisie envers un vieillard. Je n'avais pas le temps de faire de la politesse avec un fou. C'était un radical entretenu par la municipalité communiste de Colombes et je ne sais quoi encore !

A Barajas, il voulut venir à notre table de déjeuner, mais ne m'approcha pas. Pour ne pas être dérangé par son bavardage, je pris ostensiblement un noyau d'olive et le plaquai dans mon oreille gauche...(boule Quies improvisée !)

Or, le premier à monter dans l'avion fut mon G. Doué ; je me promis si jamais il parlait de le balancer en parachute (ou sans) une fois en l'air. Mais Gominet réclamait pour le poids et je l'appuyai. Doué dit que je ne commandai pas l'avion et en effet, prenant Gominet à part, je lui fis comprendre le genre de colis que nous avions à bord. Ainsi Gominet, usant de son autorité, avec calme le fit descendre.

André Malraux vient nous serrer la main ; je lui recommandai Doué à expédier en France en wagon hermétique, avec la chaleur qu'il faisait, cela lui aurait ôté l'envie de revenir. Et voilà le type qui s'était fait transporter en avion aux frais de la République Espagnole. Tout de même !

Je reverrai G.Doué employé à l'embarcadère à l'expo de 1937, au pont de la Concorde, toutes croix déployées, redevenu marin mais toujours aussi fou – tendant la main pour le pourboire.

Avant de décoller, je fais vider l'avion des fauteuils des « diplomates », (ne laissant que celui de Zabo qui avait des douleurs). Les diplomates sont furieux mais pas moi, ils m'auraient bien laissé assis par terre, bien que mutilé, et eux voyager comme des pachas. Une petite leçon qui ne leur a pas fait de mal.

Voyage sans incident, mais nous arrivons à Valence trop tard pour pouvoir gagner Barcelone avant la nuit. Atterrissage normal. Nous sommes reçus par les camarades dont un sculpteur connu, milicien dès le début.

La nuit tombe, un avion bombardier arrive de Terruel puis dix minutes après son accompagnateur (avion de chasse) lequel gêné par la poussière et l'obscurité qui vient, tourne et retourne en l'air sept ou huit fois avant de se poser.

On nous emmène dîner à l'hôtel. Je signe la feuille où entre d'autres questions on demande le but du voyage : j'écris fièrement :

« ayudar en lo posible a el Frente Popular Español ».

Quelle belle ville grouillante, et quel dommage de ne la voir que de nuit.

Puis nos hôtes, qui veulent bien faire les choses nous amènent à travers les rues et les cafés bondés au Music Hall. Je n'aime pas cela en un pareil moment. Mais Vénus a toujours été la sœur de Mars. Dans une loge de balcon, de jolies Valencianas nous rejoignent et mes compagnons s'amuse avec elles. Quant à moi, je n'ai jamais été pour les tentations faciles après lesquelles on doit en être frustré – ou acquérir du mal – ou de ce qu'on appelle « le mal » ; aussi la prudence étant mère de la sûreté, je me maintiens à l'écart.

Sur la scène, une danseuse, complètement nue, sauf aux pieds exécute des danses lascives. Chaque fois qu'elle passe à sa portée, un gros milicien chauve quadragénaire, dans la loge d'avant scène, ne se possédant plus, tente d'atteindre de la main ce qui le plus l'intéresse en elle. Et le mouvement de retrait des hanches n'est pas ce qui l'enflamme le moins.

Nous allons au café en sortant et nous couchons tard, pouvant ne pas nous lever tôt le lendemain.

Dimanche. En attendant la voiture, je m'assieds sur le pas de la porte de l'hôtel, muet d'admiration devant le milicien de garde. Calot rouge et noir, vêtement civil déchiré, une bande molletière seulement, l'autre figurée par une ficelle, un bout d'étoffe noir et rouge au bout du fusil, et une figure écrasée à la Sem.

Nous arrivons sans encombre à Barcelone au camp du Prat, allons déjeuner à... Les diplomates moroses dînent à part, Gominet, Zabrowski et moi, plus gaiement sans eux.

Je dois prendre l'avion de Marseille où il y a de la place. Fr. Salsas de la C.I.G. de Barcelone, que j'ai appelé par téléphone vient me voir au départ.

Je lui rends compte de la mentalité de Madrid vis à vis de la Catalogne qui se résume à « pas un homme, pas un sou ». Salsas est navré, tant comme ingénieur que comme patriote catalan. Je lui dis, « puisque vous avez l'oreille de Taradellas, dites-lui d'envoyer demain deux membres de la Généralité de Catalogne à Madrid ; on les emmènera dans un avion français. Il vous faut vous expliquer là-bas. » Et ce fut fait le lendemain ; ils obtinrent les douze premiers millions de pesetas qui permirent les premiers achats nécessaires.

Trois heures après, j'étais à Marseille, je téléphonai au Canadel, pour savoir si la Famille y était, mais en vain, bien qu'elle y était, revenue d'Angleterre où ma femme avait été voir I.C.I. pour savoir où j'étais.

Je passai huit jours à Paris à travailler à mon bureau (bien qu'en vacances) à mon rapport et à revoir mes cours de poudres et explosifs. Et de 12 à 14 heures, et de 18 à 21 heures, au Bureau Espagnol, 27 Avenue George V à examiner des fournisseurs, des volontaires, des propositions pour eux. J'y rencontrai des industriels que je connaissais bien dans les affaires, Pélissier etc.... de chez Brandt. Un télégramme de Salsas m'annonce son arrivée pour samedi. Mais j'ai envie de revoir la famille. Je lui donne rendez-vous au Canadel, je raconte mon histoire à la famille devant lui et devant les nouvelles d'inertie française et de fascisme militant, il éclate en sanglots.

Il était venu en avion avec le pilote Ramon Torrès, , après s'être perdu dans la brume, avait débarqué à Toulouse et rejoint par Marseille. Il repart le lendemain pour Paris, descend à l'Hôtel Celtic où on le reçoit à peine poliment et on lui donne, puisqu'il la demande à leur étonnement, une chambre avec salle de bain. Il sort acheter des habits convenables et retourne à l'hôtel demander s'il y a un message pour lui. Grandes courbettes, « Le pilote de Monsieur a téléphoné qu'il est arrêté à Lyon et arrivera demain avec l'avion de Monsieur. Si Monsieur veut une meilleure chambre etc. ...etc. ...valetaille...va !

Le soir parfois, je vais examiner les volontaires au C.I.A.E. ceux qui se prétendent techniciens, quelles histoires souvent lamentables ils ont à raconter, malheurs d'affaires, malheurs de famille. Il faut être impitoyable là encore, et j'ai peut-être le cœur trop sensible. Et puis il y a les espions. Attention ! Ojo !

Je fais là de grandes amitiés : les camarades S.F.I.O. de l'U.T.S. y sont détachés en permanence, Léon Peyreton etc. car les communistes sont plutôt au triage des combattants (rue Mathurin Moreau).

On fait alors immédiatement faire les commandes de matières premières, que centralise une certaine société (celle de M...).

## **Deuxième séjour. Septembre 1936.**

Salsas et moi décidons de repartir voir ce qui se fait à Barcelone ; nous partons le 11 au soir, Troy (X 17) et Fleury (X ;21) sont dans le train. Le 12 septembre, Troy me demande où je vais, je dis à la frontière, il insiste, et après je lui demande pourquoi cette insistance. Il me demande si je vais à Barcelone car il a un cousin espagnol marié à une française avec cinq enfants, et il craint pour lui. Il me dit qu'il est propriétaire de la majorité de la firme chimique

CROS. Il me prie de l'aider pour son cousin, qui a peur pour sa vie, étant membre du cercle équestre.

Je lui dis que je m'informerai, s'il n'était pas de connivence quelconque avec les fascistes. Le consul de France que j'aurai l'occasion de visiter m'a d'ailleurs déclaré qu'il était parti le 13. Mais je dis à Troy, qui me dit reconnaître Salsas de la Vangardia, que plus il me poserait de questions sur ce que je fais en Espagne, moins je serai disposé à lui rendre service, bien que nous étions à l'X ensemble. D'ailleurs lui et Fleury ont l'air de nous écouter tout le temps.

Nous arrivons à la frontière – Cerbère – puis passons en train à Port-Bou, nous allons au poste de Milice. M. Salsas exhibe ses papiers et demande une voiture. Moi je demande la permission de me déshabiller et, à l'ébahissement général, sors en slip plonger directement dans le mer et deux minutes après, j'ai tous les gosses du port à jouer avec moi dans l'eau.

Nous partons en voiture par la belle route de montagne, traversons Gerona et vers 15 heures, arrivons à Barcelone. Je m'installe à l'Hôtel Splendid Paseo de Gracia où je serai plus tranquille qu'à l'Orient sur les Ramblas.

A la Commission des Industries de Guerre, nous voyons arriver des gens que nous avons envoyés de Paris et d'autres. J'ai calmé un Autrichien qui attendait depuis des heures. « J'ai 43 ans, j'ai perdu ma femme tuée près de moi sur les barricades à Vienne, j'ai laissé en Tchécoslovaquie mon gosse de 13 ans, tout ce que j'ai et que j'aime – j'ai participé à la lutte partout où il y avait une guerre civile – je suis venu ici pour me battre, mais pour la première fois, j'ai souffert de la faim et c'est ici en Espagne. Et avec un « Revoluziongeist » comme il y en a peu. Et on s'est occupé de lui, et il a mangé – après le « Revoluziongeist » avait repris son potentiel et on se dirigea sur le front.

Un autre volontaire s'était fait enlever ses papiers par un milicien de faction à Port Bou, et arrivant à Barcelone avait été arrêté. Son camarade était venu à la Commission où l'autre devait se rendre, pour le faire délivrer.

Je pensais au jeune communiste de Madrid venu au Gran Via, sorti sans papiers le soir, et emmené par une patrouille, il avait passé huit jours en prison, jusqu'à vérification de son identité. Il avait eu la diarrhée et était sorti maigre comme un coucou, et avait encore les yeux vagues en racontant les réveils, l'appel de ceux qui devaient « suivre l'appelleur », devenant verdâtre en entendant leurs noms, et qui ne revenaient plus. Après huit de Gran Via il avait retrouvé son tonus et était un autre homme.

J'ai rencontré un jeune inventeur, avec beaucoup d'idées. J'ai été aussi en rapport avec Moreno, ingénieur assez compétent sur les poudres et explosifs, cependant, froid et hautain (altanero). Il me voit d'un mauvais œil, discute sur les ravages du C.P. contre moi en disant « Mais je l'ai vu dans votre propre usine à Angoulême » ; je désarme son hostilité en lui disant : Cher Professeur, je ne suis pas venu pour imposer des idées à moi, je suis venu ici en ami, c'est-à-dire me mettre à votre disposition pour vous aider, comme et quand vous aurez besoin de moi ». Mais tout cela ce n'est que provisoire, il paraît que Moreno n'a jamais encore signé une lettre en octobre 1937 depuis cette époque... attitude bizarre ! Je me fais le plus aimable possible et m'enquiers de sa famille, restée à Grenade,... chez Franco,... il faut éviter les heurts.

La séance de commission a lieu à 19 heures ; je vais prendre un « high tea » plaza de Cataluña au bar américain, et puis vadrouiller sur les Ramblas. Je vais avaler un pâté dans un café. Il y a là une bande de miliciens internationaux, un grand garçon tout jeune dont le père se bat aussi quelque part – il y a ainsi des êtres, des familles qui se déplacent pour défendre partout la liberté des peuples menacés. Leur vie comme celle qu'ils transmettent est une aventure, un perpétuel don de soi.

Camarades, leur dis-je, je suis « le poudrier inconnu » venu aussi au secours du peuple espagnol. J'ai quitté fauteuils tapis tableaux et luxe pour venir « faire mon morceau » (en

anglais « do my bit »), comme vous. Je suis seul, voulez-vous m'adopter ? Ils le firent d'enthousiasme, criant, riant, chantant. Mais au bout de quelques mètres dans la rue, la troupe monte au premier étage d'une « maison », mon jeune milicien interrogé allemand me dit que c'est sûrement quelque établissement ... mal famé. A la guerre « Et l'on s'en fout pourvu qu'on tire un coup » dit la chanson. Décidément, ayant fait ~~voix~~ de repos, tout me mène à l'enfreindre ce « repos » mais, pas de cela... Je lui serre la main et m'en vais.

Je continue ma vadrouille, seul dans les rues étroites du Barrio Chino de Barcelone. J'aurais voulu voir la tête de mes collègues londoniens s'ils me voyaient, Ha ! Ha ! et je retourne à pied me coucher.

Le dimanche 13. Nous partons dans l'Etat de Gerona, pour reconnaître le terrain d'une poudrerie de cinq tonnes par jour à construire. Il y a eau et forces suffisantes, voie ferrée et route. C'est une ancienne fabrique de charbon de bois. Je ferai quelques rapides croquis – (GUALBA) et une récupération au charbon actif pour les matières volatiles.

Mais comme il faut aller vite et qu'il ne s'agit pas seulement de profiter de la guerre pour doter la Catalogne de l'industrie de guerre toujours refusée par le Gouvernement Central, je ne m'oppose pas à l'idée de construire cet établissement, j'insiste sur l'urgence de faire une poudrerie de fortune avec les éléments d'autres usines notamment de papeterie.

Nous visitons la papeterie de la Van Guardia au retour à Barcelone. Nous allons prendre le thé ou plutôt du saucisson à Montuich, où Salsas me présente au Consejero España en regardant du haut la vue magnifique sur le port et la ville. On voit au loin les navires italiens et allemands qui veillent. Dans le port, le croiseur français et l'anglais puis « l'Uruguay », prison où sont enfermés des officiers rebelles, que l'on juge au fur et à mesure et condamne pour leur félonie.

Le soir, nouvelle discussion avec Moreno et finie la bonne équipe de jeunes ingénieurs de la commission... sur les choses à faire... comprend à demi mots et quelques heures après a tout réuni pour permettre de travailler.

Le lundi matin 14. Je devais aller reconnaître des usines mais je manque celle d'Hospitalet car je voulais enfin voir le Consul de France, pour renseigner Troy... et M.Salsas père. Au Consulat, je vois des affiches enjoignant en français de s'en aller, et de ne pas se fier au calme apparent actuel. Je leur dis que je suis aussi rassuré sur moi-même. Le consul me reçoit fort bien et me renseigne, prenant ses listes dans son coffre-fort. Le cousin de Troy est déjà parti.

Je rejoins F. Salsas plus tard et nous voyons ensemble à nouveau l'usine Cros à Badalona, nous décidons la fabrication à y faire, en séance. L'ingénieur Le Du Montana (qui sera fusillé parce que soupçonné de fascisme) et un délégué ouvrier du Comité d'Usine, etc. ... On me consulte sur le séchage du nitrate d'ammonium (qui n'offre pas de difficultés d'ailleurs). On refait l'installation pour le plomb tétraéthyle puis choisissons les machines.

Nous allons déjeuner à nouveau à Bella Tierra dans la famille de Salsas. J'admire toujours la vue quand la route descend sur Barcelone et un certain tournant d'où on aperçoit toute la ville (cela me rappelle Rouen). L'après-midi, je vais au Prat, visiter les installations d'une papeterie. Le soir nouvelle vadrouille, mais courte ; je me mets au travail pour rédiger mon rapport et travaille jusqu'à 4 heures du matin, avec tableau annexe et calcul des matières premières.

Mardi matin 15. Melle X... dactylo française de la C.I. me le tape ; C'est un véritable record de déchiffrement de grimoire, d'intelligence et de complaisance que fait cette jeune fille.

Nous arrivons près de l'heure du déjeuner, je trépigne, Fr. Salsas me presse – une chose l'intéresse : déjeuner avant l'avion. Moi, je m'en fous... le rapport sera fini en trois exemplaires. Tant pis pour la nourriture et le reste, seul le rapport est pressé. A toute allure, on

finit, j'envoie chercher pour manger en route des sandwiches et de la bière. Il faudrait tout de même qu'ici on se rende compte que « c'est la guerre ».

Et nous arrivons la bouche pleine au camp. Là, je revois un instant le jeune Raymond Charlier à qui je serre la main. Je revois aussi Ganinet, arrivé presque de nuit en avion de Madrid qui a cassé son train d'atterrissage. Nous partons Salsas et moi, dans l'avion d'Air France sur Toulouse. Mais j'ai confié à Ganinet, pour le Président Giral, un exemplaire du rapport-programme avec une lettre en annexe pour expliquer que c'était un outil de travail, non une pièce « ne varietur ».

Texte de la lettre :

« Pendant la guerre mondiale, la plupart de nos usines furent alors faites avec des croquis à main levée. Et dans nos poudreries, alors que les études sont en retard et les ingénieurs en nombre insuffisant, ceux-ci et leurs sous-ordres font à la main les minutes de toutes les lettres qui sont refaites à chaque échelon, avant d'être dactylographiées, pour polir le style, et perdre un temps précieux et payer au taux d'ingénieur en chef des heures qui devraient être payées au taux de sténo-dactylo ».

Dans l'avion il y a Dary, chef de propagande de « la Presse » à Paris. Il y a aussi deux journalistes français, Jean d'Esme Directeur de Paris-Soir et X... cinéaste de Paris-Soir. Ils étaient détachés chez l'ennemi qui les a soupçonnés – à juste titre d'ailleurs – d'avoir pris des films des atrocités de Badajoz, où deux mille personnes ont été assassinées froidement par les franquistes. Ils avaient envoyé le film à Paris par le Portugal. Franco les fit arrêter et il fit écrire pour qu'on lui renvoie le film. Heureusement ils purent faire savoir à Paris-Soir leur triste cas, et un film tronqué fut envoyé. A chaque changement de prison, ils se quittaient, croyant être fusillés. Enfin, le Consul de France intervenant ainsi que Paris-Soir qui leur envoya un avion pour les amener au Maroc, ils furent sauvés. Jean d'Esme émacié et déjà calmé, l'autre... avait encore cet air hébété du soldat revenant des lignes à Verdun en 1916.

Mais il fallait passer les Pyrénées ; il y avait beaucoup de brume, les pilotes se demandent où nous sommes, on voit des pics sortir des nuages et ils se demandent si on ne va pas percuter. Fr. Salsas n'est pas tranquille ; j'essaie en vain de le distraire en lui passant un journal humoristique, avec une histoire gauloise sur un divorce. Nous arrivons cependant sans incident à Toulouse, d'où nous partons par le train pour Paris.

Quelques jours après, on me demande mon rapport, je le refais, mieux rédigé, en six exemplaires dont quatre pour le Comité Technique. Quelques jours après, Salsas me dit que le Gouvernement a trouvé ce rapport bien et que les explosifs amatol claquent encore mieux que la tolite pure (on lui a fait savoir d'Espagne par téléphone). Eh ! pardi !

Quelques jours après, nous allons choisir à la Soie Artificielle d'Amiens (de Heinrich et Delpech) avec le premier M. Ramuz (frère de l'écrivain suisse) et M. Salsas, du matériel : turbines usine de C.P. de trois tonnes par jour, récupération de vapeurs volatiles, tout cela file. Le nitrate d'ammonium fut expédié comme engrais, le toluène en fûts, le toluol est expédié à Barcelone, le dinitro-toluène (qui n'est pas matériel de guerre mais colorant, alors que le toluène et le trinitrotoluène le sont), la naphthaline etc. ...sont expédiés partie sur la Catalogne, partie sur Alicante via la Catalogne.

Et avant que la Commission de Contrôle, la fermeture des frontières et autres criminelles manœuvres de blocus aient pu intervenir, l'Espagne avait fait rentrer de quoi faire deux mille cinq cents à trois mille tonnes d'explosifs, lui permettant d'attendre l'appui soviétique dont il n'a commencé à être question qu'en octobre. Quant aux poudres, je proposai ammon pulver dont les Espagnols n'ont pas vu l'intérêt.

La pénurie était terrible, pathétique. Un jour, habitué à parler directement à tous les ministres, je parlai même par téléphone au Président Daladier, Ministre de la Guerre, pour obtenir six cent mille cartouches, sises à Oléron et les stocks de poudre des lacs pyrénéens où

je les avais noyés en 1929. Il me dit : « Tout ce que vous voudrez, Monsieur si mes collègues sont d'accord. » Et pendant ce temps, J. Moch, secrétaire général à la Présidence me confirmait, c'est Daladier qui ne veut pas. Paul Bastrid dira plus tard combien il avait regretté son vote et celui de ses collègues radicaux « contre l'intervention ». Radicaux et Socialistes honteux de la politique de non intervention se rejetaient la faute. En réalité – bleus en politique étrangère,- avec le Quai d'Orsay, ils étaient à la remorque ou éloignés par l'Angleterre. (voir le Bulletin d'X.Crise où je raconte ce que j'ai dit en audience au Président Lebrun.

Pour les conseils, j'ai écrit diverses fois en Espagne, toujours par courrier spécial ; une fois en octobre, ce courrier spécial fut Sokholine qui avec Hirsch chargé d'affaires de l'U.R.S.S. commencèrent à aller souvent en Espagne. Hirsch me convia une ou deux fois à déjeuner ou dîner, charmant homme, qui parle peu mais écoute beaucoup, ingénieur électricien avec de remarquables qualités de diplomate.

Je continue à travailler au 27 avec ardeur mais seulement sur ce que je connais. C'est ainsi que j'ai pu rendre service. J'ai aiguillé les Espagnols sur mon ami Bardet pour leurs cartoucheries. Il leur a fait le même prix qu'au gouvernement français, et sur ses 15% de bénéfices, leur remet cent mille francs pour les Miliciens.

### *Je repars en Espagne en août, octobre et novembre 1937.*

En 1937, je m'occupai activement de l'Espagne Républicaine à Paris – démarches, articles, réunions relatées par ailleurs – démêlés avec I.C.I., à la suite de l'affaire et de l'Action française, téléphone et entrevue avec le Président Lebrun.

En août 1937, pendant des vacances en Bretagne, éreinté, je fis une congestion pulmonaire et l'hôtel me donna grandes facilités pour me soigner, ce qui me permit de nouvelles activités en Espagne sur place.

En ce mois d'août, je devais aller expertiser une cartoucherie à Vienne (Autriche), laquelle avait été arrêtée par le Comité de Non-Intervention. Elle avait été expédiée par une société grecque à Athènes et de là expédiée à Valence. Elle avait été payée quinze millions d'avance. Mais le jour de mon départ projeté j'avais 40° de fièvre. Cuito, Salsas vinrent me voir à Chevilly et insistèrent pour que je ne parte pas. Je dus céder et rester me soigner à la maison.

### Troisième mission.

En octobre 1937, je prétextai (à l'I.C.I.) mon état de santé pour aller me soigner dans le midi. Je fis alors une période à Sorgues (volontaire) de quinze jours puis un séjour de convalescence à Font Romeu - mais en réalité au-delà des Pyrénées à Barcelone où était déjà le gouvernement (qui avait quitté Madrid puis Valence). Je partis avec André Deltrey en passant par la Tour de Carol avec le prétexte officiel d'un voyage d'affaires pour la S.A.Appareils Centrifuges dont j'étais président et le train nous amena jusqu'à Puycerda.

A la gare, nous passons par les formalités et téléphonons au Cap. Motilla, capitaine de carabiniers que Deltrey avait connu à l'Ambassade en France... mais son sac disparaît pendant ce temps, contenant ses notes complètes sur sa campagne en Espagne, notamment sa défense de Madrid le 8 novembre 36 sur le Manzanares. Deltrey s'agite, je le calme avec phlegme.

N.B. Il reconstituera son récit plus tard sous le titre « Déjà Franco était dans Madrid ». Il m'en confia le manuscrit qui fut égaré (ou volé) par Jacques Bergier et Louis Powels en 1948, et dont j'avais déjà écrit la préface.

Nous avons déjeuné avec Motilla en attendant une voiture car celle de Detrey et son chauffeur n'arrivaient pas. Le Capitaine Motilla interroge un contrebandier français : il s'avéra que celui-ci était en train de passer du tabac... pour le Commissaire de Police. Motilla l'envoya néanmoins en prison à Barcelone.

Nous partons à 14h30 pour Barcelone où nous arrivons vers 16h30 avec Detrey et je crois Ogier Preticaille. A la Préfecture on nous donne des billets de logement pour l'Hôtel Orbis où Detrey logeait habituellement et où nous dînons et couchons.

Le lendemain matin la voiture de Detrey nous rejoint. Nous allons visiter le Dr. Otero sous-secrétaire de l'Armement puis Pablo Nolla (avec lequel nous avons travaillé à Paris dans les caves de l'Ambassade d'Espagne pour le recrutement de chimistes) lequel était au S.I.M. (Servicio de Investigaciones Militares). Je dépose contre EED puis le Colonel Bolaños Secrétaire d'Etat à la Guerre, la CICR de la Généralité de Catalogne. Puis visitons avec le Professeur Medinaretio l'usine de tolite de Colorantes y Explosivos SA à San Andrés et une fulminerie et azoturie (azoture de plomb). A C.y.E. on faisait toujours de la tolite et aussi de la mélinite en nitreurs avec des acides concentrés.

On avait aussi visité une fabrication de tolite en continu avec huit nitreurs et décanteurs ; on employait aussi cet appareil pour faire du tétryle (au lieu d'un appareil circulaire à Sorgues).

Il y a, je le vois, gros conflit entre la C.C.I.G. (Cie Centrale Industrielle de Guerre) de la Généralité de Catalogne et le S.S. d'Etat de l'Armement à Madrid, celle-ci se plaignant de ce que la seconde la privait de matières premières et le second de ce que la Généralité gardait ses produits pour faire une deuxième révolution. Ceci est grave. Le syndicaliste Vallejo me montre ses courbes de production avec amertume car le colonel Jimenes de la Veraza est absent.

J'ai vu aussi Marti (syndicaliste de l'Industrie Mécanique Chimique). Je visite la cartoucherie avec les hommes de la C.C.I.G. de la Généralité.

Je fais des efforts pour les réconcilier (visite séparément les uns et les autres) tentant de réunir « l'ordre catalan et la pagaille espagnole ». Je demande à Marti des sacrifices. Je vois Nolla, qui m'invite à dîner chez sa tante (pois chiches, etc.).

Le Sous-Secrétaire d'Etat à l'Armement professeur gynécologue de l'Université de Grenade, Dr. Don Alejandro Otero me demande de résoudre la question de l'emploi judicieux optimal des acides à la Poudrerie de Murcia. Je lui promets de revenir bientôt.

Le soir je bois du café (à la saccharine à part Borzan [ ? ]) chez le colonel Bolaños – Alerte (sirènes)...sans gravité – Il prépare la venue d'Eric Laborine (alors ambassadeur). Nous parlons de Durr. J'intercède en faveur du Colonel de Navion Monreal, ingénieur d'Artillerie Navale, jeté en prison très injustement soupçonné de concussion. Il est libéré. Monreal devient mon ami et s'établit à Paris plus tard. Mais dans l'intervalle il avait été pris par les Franquistes, emmené en sous-marin à Palma de Mallorca, ramené à Carthagena, condamné à mort, peine commuée à trente ans de prison. Libéré après avoir eu (tout de même) fait douze ans de travaux forcés... Son frère Amiral a été plus tard Consul Général à Mexico où je le revis en 1958 !

Je dis à Otero que Medinavia alors directeur des Poudres et Explosifs étant un très organicien en la recherche et d'un tempérament très doux devrait être affecté plutôt aux recherches et inventions et que le Professeur Enrique Moles serait mieux Directeur des Poudres et Explosifs. Ainsi fut fait. Après la guerre Moles réfugié à Paris voulut rentrer en Espagne sur promesses fallacieuses, il fut emprisonné et finit par mourir lamentablement. Medinavia émigra à Mexico comme la famille Giral. Je le revis en 1937 veuf remarié à Melle Montagne (connue chez Mme Romart Professeur à la Faculté des Sciences). Je le revis en 1958, elle était professeur de Physique Chimie au Lycée français et lui conseiller de la Sté

chimique de soude exploitant les salines (séchoirs en colimaçon) du lac de Texcoco, dont il organisa la production. Il mourut à Mexico vers 1970.

Le Dr. Alejandro Ottero voulait que je reste auprès de lui, comme son bras droit. Mais je pensais que je devais être celui qui reste conseil et non pas acteur direct et que, étranger, je serais plus utile ainsi. Mais entre temps j'avais promis à Marius Moutet Ministre des Colonies (sur recommandation de Blanchard directeur des Poudres) d'aller en mission en Extrême-Orient.

Je reviens par Puijcerta. Je revois le Capitaine Motillo Chef de poste parent de Salvador de Madallaga ambassadeur (X 06). Il me demande de lui procurer du tabac à Bourg Madame. Le pont sur le torrent 'tait coupé... je désescalade la berge. Un homme du côté français s'élançait vers moi. Je le remercie de m'aider... Il me dit qu'il était le Commissaire de Police. Je lui dis que je veux chercher du tabac pour le Chef de Poste espagnol et repasserai la frontière régulièrement après. Il me dit : « Passez par là... , vous ne rencontrerez pas mes hommes. Le Tabac est au bord de la rue, je vous attends. » Je revins, donnai le tabac au Capitaine Motillo et passai la frontière à nouveau... régulièrement.

### **Quatrième mission en décembre 1937**

J'avais promis de revenir voir la Poudrerie de Murcia et revins. Je passai la frontière à Boug Madame et Puycerda. A Bourg Madame les gendarmes me voient avec mon rucksack et me disent : « où allez-vous ? » Moi : « En Espagne ».

Eux : « Avez-vous un passeport en règle ? »

Moi : « Bien entendu »

Eux (examinant mes papiers). « Allez. »

Moi : « Pouvez-vous m'indiquer un restaurant ? »

Eux : « Là ».

J'y déjeune.

Au poste frontière, je téléphone au Capitaine Motilla pour avoir une voiture mais arrive une voiture envoyée par le Sous-Secrétaire à l'Armement M. Otero, une *Buick*. Nous partons pour Barcelone... Neige et verglas. Le chauffeur ne veut mettre les chaînes que d'un côté... La voiture dérape *vers le ravin*... mais se décide à piquer du côté montagne... Je la laisse avec le chauffeur obstiné pour la débrouiller. Je repars à pied – le sac sur le dos – sur le verglas et la neige et emprunte le bras secourable d'un soldat, marche quelques heures dans la tempête de neige, attrape à 16h 20 le train de 16h pour Barcelone. Il est sans vitres. J'y trouve trois monteurs de chez Bardet (des Machines automatiques Bardet).

A Barcelone, j'arrive de nuit et vais demander au Commissaire de Police l'hospitalité... «en prison» s'il n'y a pas autre chose... Il me fait trouver un hôtel par téléphone et me dit : « Espera un rato » pour me conduire en voiture. Je sais que « un rato » en Espagne peut durer des heures et qu'il ne faut jamais attendre. Je prends le métro et arrive à l'hôtel Tagis à 22h. je me couche et dors. Deltrey arrive le lendemain.

Le lendemain je vais voir Otero, Olea, Goiccochea (que je couchais chez moi après la débâcle en 39 et que je revis à Mexico en 58), Sibixel (Calle Caste 11) et déjeune avec eux.

Je pars pour Valencia en voiture avec Medinavetia et son fils. A Taragona nous rencontrons un autre de ses fils dans une section sanitaire de désinfection. Déjeuner à Ulldecona dans un bistrot avec notre chauffeur. Medinavetia me dit quels braves gens étaient les combattants qui l'appelaient « camarada profesor ». Passons Tortosa sur les ponts (de quinze kilomètres de long), passons à Sagunto puis arrivons à Valencia (de nuit très tard). A l'hôtel Vitoria je remplis une fiche d'identité. « But du voyage » : « Aider le Front Populaire Espagnol ». Mais – horreur et désespoir – nous avons un pneu crevé. Pas de pneu de

rechange, or c'est un pneu spécial. Le Colonel... d'armement me dit qu'il faut attendre. Je rencontre là le Colonel de la Vega, plus tard réfugié à Paris où il travaille à Techno-Chimie – très bon ami – mais je lui dis que je regrette qu'il ne m'ait pas mis au courant de contacts avec Marty (X 19).

Je téléphone à Otero qui donne l'ordre au Colonel Morelos de me donner *sa* voiture. Il l'a eu sec, le pauvre ! Crevaison de pneu... je change la roue (avec un avion fasciste au-dessus de nous). La DCA tire et les éclats tombent autour de moi. L'avion lance une bombe qui tombe dans la cour du garage où était notre voiture en panne.

Nous continuons sur Alicante puis sur Murcia où nous déjeunons, visite de la Poudrière l'après-midi.

Coton-poudre – poudre à la nitroglycérine (voir rapport technique). Nous examinons le problème des acides, de l'oléum à faire venir de Carthagène.

Les officiers [Général X, Lieutenant-Colonel Y, Commandant Z, Capitaine Roldan, Capitaine Montecinos, ce dernier plus tard à Paris puis en Belgique] paraissent tous apolitiques.

La production est insignifiante (c'est un labo. semi-industriel). Poudre une tonne par jour passe à une tonne et demie qu'on organise pour cinq tonnes par jour... une goutte d'eau dans la mer pour les besoins.

Conclusion : il faut importer massivement.

Je rencontre le Colonel de la Vega (voir plus haut) chef du Service des Essais à la Sous-direction de l'Armement et nous partageons une même chambre à l'hôtel à Murcia. Ce pays est infecté par le trachome (maladie des yeux) ; attention aux serviettes d'hôtel ou de restaurant.

Tout le monde y est politiquement à droite et donc suspect pour nous.

Classique pays de massacre, où on dit on ne sait jamais « qui aurait massacré qui » comme on dit tabou !

En quittant Murcia à X... avant Alicante nous passons à côté de l'école militaire de Carabiñeros devenue Ecole des Cadres de cette nouvelle armée que la République dut improviser. Nous passons outre à Alicante malgré l'heure pour atteindre Valence où nous couchons.

Alerte ! Silence... Bombes... DCA... deuxième silence dans le clair de lune. Puis je vais au cinéma où je vois une singulière propagande : la France aide l'Espagne, or je sais que non ! Je pleure à chaudes larmes de honte et de rage car ce n'est pas vrai. Ce crime de l'abandon de l'Espagne nous aurons à le payer un jour..., les Français responsables mais aussi ! **tous.**

A Valencia le fameux pneu n'était toujours pas arrivé... et nous revoyons le pauvre Colonel Morelos qui n'a pas de voiture qu'il nous avait remise sur l'ordre téléphonique d'Otero. Il en est malade de rage contenue (il y a de quoi, le pauvre homme).

Nous repartons pour Sagunto où notre passage est gêné par celui de l'enterrement des victimes du bombardement fasciste de la veille (dont le seul technicien du magasin de l'Armement). J'y vois l'atelier de chargement d'obus en explosifs nitrates, atelier monté par un technicien russe Nikolai ev – je l'ai rencontré à Barcelone... c'est un jeune ingénieur d'atelier – et rencontre aussi un chef d'atelier pyrotechnicien... ce sont les deux seuls techniciens envoyés par l'URSS pour tout le service de l'Armement. J'ai vu qu'on devait identifier l'explosif, la trinitronaphtaline en particulier, de chaque fût, fût par fût, car ils étaient marqués de noms divers (pour feinter) à cause de la « non intervention ». Je demande à Otero d'où viennent toutes ces matières et il me répond : « Mi caro Nicolétis... c'est de l'URSS voyons ! »

Nous repartons toujours dans la voiture du Colonel Morelos et dînons à Tortosa. Les habitants évacuent la ville pour coucher dans les champs avec leurs enfants. A la sortie, de nuit, on nous avertit « aviacion y bombas ». Nous observons les étoiles... pour voir si elles bougent... Un peu plus loin une sentinelle nous met encore en garde du danger (d'un certain bateau qui croise au large). Néanmoins nous avançons tous phares allumés. A un détour (en épingle à cheveu vers la mer) de route, nous voyons deux phares fixes superposés, dans la nuit... Nous éteignons les phares et avançons doucement... serait-ce le bateau fantôme ? Mais non... ce n'était qu'un camion renversé... les occupants étaient partis (vivants ou morts) sans éteindre les phares – Rigolade !

Nous avons passé l'Ebre. Nous arrivons donc de nuit à Barcelone et je couche à l'Hôtel Urbis (pas grand'chose à manger), le sous-ministre Otero à l'Hôtel Victoria. Je lui fais un rapport sur ma mission (voir rapports techniques).

Le soir du 24 décembre, il m'emmène dîner dans sa résidence de banlieue pour Noël. Passeo !! (pas celui du petit matin alias pour « exécution » en route, en auto (de 15 km dans la nuit noire)... avec lui Olea, d'Ibinel et Goicoechea – un réveillon de Noël avec un poulet et des pois chiches... un luxe dans ce pays affamé. On me ramène à l'Hôtel Urbis après cette touchante attention.

Le lendemain (25 décembre 1937) visite du Commissariat de l'Industrie de Guerre de Catalogne, avec le Professeur Medinavétia et un officier (?). Visite de la Cartoucherie dont le matériel avait été envoyé par mon ami Bardet. J'y vois les trois Catalans rencontrés à Paris chez lui.

Nous repartons pour la France. Le Professeur Moles vient me saluer. Je visite les travaux de la Poudrerie de Gualba (Gerona) à demi-construite d'après mes croquis en 1936) pour trois tonnes par jour de tolite et cinq tonnes par jour de poudre. J'y reverrai Moreno... Nous déjeunons au bord de la route... au lieu de continuer tout de suite (Medinavetta est charmant, toujours d'accord avec moi – ce qui est précieux).

Noël magnifique dans ce pays de chênes-lièges. Nous passons à Figueras de nuit, feu dans la montagne. Au Perthus la sentinelle ne veut pas nous laisser passer la frontière et sortir... Mon chauffeur s'énerve... je lui dis de se taire, que la sentinelle a raison et dis à celui-ci d'en référer à son chef... que je prends vis à vis de celui-ci la responsabilité. L'affaire s'arrange.

La voiture de la S/S Armement Espagnol a un laissez-passer pour circuler en France. Nous passons le poste français et arrivons à Perpignan. J'invite le chauffeur à dîner au buffet de la gare mais il refuse et repart. Je dîne et prends le train pour Paris le 25 au soir. Le lendemain je m'aperçois que mon dîner « reste au corps »... il ne s'en va pas comme en Espagne...

A Paris je rédige et envoie mon rapport... avant de partir pour l'Indochine.

John NICOLETIS.